

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Aller plus loin
Gérald Godin, Paul Chamberland et Madeleine Gagnon

Richard Giguère

Number 33, Spring 1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39390ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Giguère, R. (1984). Review of [Aller plus loin : Gérald Godin, Paul Chamberland et Madeleine Gagnon]. *Lettres québécoises*, (33), 51–53.



ALLER PLUS LOIN

Gérald Godin, Paul Chamberland
et Madeleine Gagnon

Gérald Godin

«Il ne faut pas parler de la poésie d'une manière négative. Il ne faut pas dire aux poètes: ne faites pas cela, ce n'est pas de la poésie, mais bien: allez plus loin.» (Gérald Godin)¹

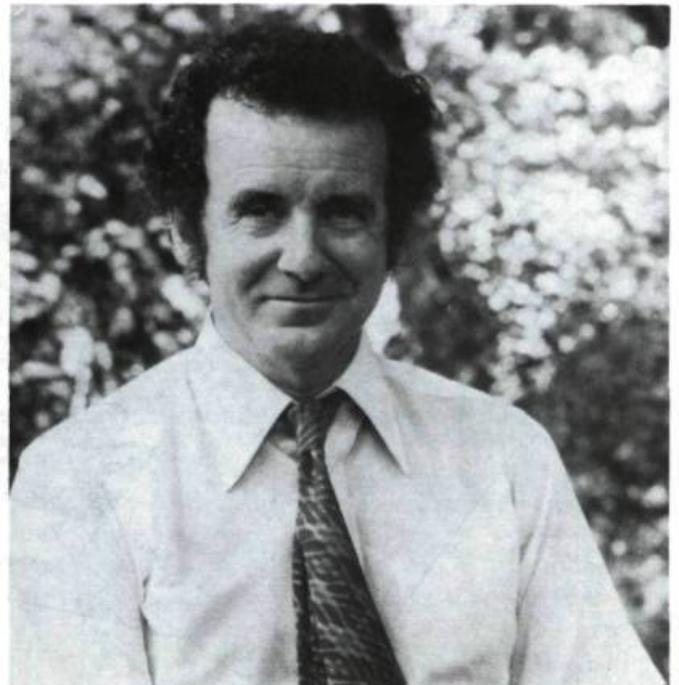
Gérald Godin ne fait pas partie de ces poètes qui bon an mal an ajoutent un titre à leur liste «du même auteur». Depuis son entrée en politique, Godin avait même cessé de publier de la poésie. Ses derniers recueils, *Libertés surveillées* et *les Cantouques* parus chez Parti pris, dataient de 1975 et 1967. En choisissant les *Écrits des Forges de Trois-Rivières* pour éditer *Sarzènes* (1983, 53 p.), non seulement retrouve-t-il sa ville natale, là où il a lancé ses premiers recueils au début des années soixante, mais son livre prend place dans une collection qui est en train de devenir une des plus belles surprises des dernières années en poésie québécoise. «Radar» compte déjà des titres de G. Lapointe, D. Vanier & J. Yvon, Nelligan, A. Piché, C. Beausoleil et les récentes parutions de R. Lasnier et P. Chamberland ne viennent pas du tout déparer la collection, bien au contraire.

Dès le premier texte de *Sarzènes*², «Coeur d'oiseau», l'amateur de poésie qui a déjà lu Godin se retrouve en terrain connu. Le poème parle d'une peine d'amour qui frappe un de ces «jacks épouvantables»: un «gars de 200 livres» qui a «un coeur d'oiseau». On se retrouve aussitôt dans l'univers un peu mythique des héros québécois plus grands que nature et il s'agit d'une histoire d'amour remplie de tendresse, de compassion et d'un brin d'humour, juste ce qu'il faut pour que l'histoire ne tourne pas au mélo. La structure du poème — de celui-là comme de tous les autres — est basée sur l'énumération, l'anaphore, les reprises avec variations. Il y a une certaine rigueur qui se dégage de l'ensemble du texte, mais aussi beaucoup de souplesse et d'apparent laisser-aller dans le déroulement des vers, ce qui donne à «Coeur d'oiseau» un petit air de légèreté et de facilité qui est trompeur. Surtout, Godin est un de ces poètes amoureux des mots et de la langue parlée, la langue québécoise en particulier, cette langue qu'il a défendue comme collaborateur de *Parti pris* et qu'il a publiée comme éditeur. Dans *Sarzènes* il s'en donne à coeur joie et les mots rares ou techniques, les archaïsmes, les néologismes voisinent avec les canadianismes, les anglicismes, les expressions familières ou consacrées.

La majorité des poèmes de la première partie du recueil (17 textes) sont des poèmes d'amour: l'amour-désir et la peine d'amour, l'amour rêvé et l'amour tendre, nostalgique. Il faut lire et relire «C'était pour vous», le magnifique chant d'amour adressé à tous les Québécois ou encore «Portage»:

*Et j'arrive à un autre portage de toi
ma lieuse ma fibreuse
mon paquet de nerfs
avec un poème en bandoulière
et des blessures de canot d'écorce
aux épaules
je ne connais pas la fatigue
avec toi
et quand le vent arrache aux pommiers leur blancheur
je te roule dans l'herbe de l'été dernier
et toute habillée de peau
tu sors temporairement de ma vie
avec la marque de mes dents dans ton cou. (p. 20)*

Il y a également dans cette partie des poèmes de solitude et d'impuissance, de détresse, ou de la poésie sociale qui est à son meilleur dans «Domenica del tesoro» ou «Octobre» (sic), un poème sur les événements d'octobre 70 écrit en anglais.



Gérald Godin

Photo Kéro

Mais ce qui m'a le plus impressionné est la suite de quinze textes de la deuxième partie du recueil intitulée «Retour à la terre». Il s'agit d'une suite ambitieuse — la plus ambitieuse de toute la poésie de Godin, je crois — qui se situe près de la terre, au niveau du sol. Le langage poétique emprunte beaucoup de termes au lexique de la géologie, de la botanique et de l'agriculture, des mots rares ou techniques qui viennent de l'Afrique du nord et de l'Égypte. En parlant de la science des sols, de l'humus, de l'argile, de la glaise, de l'écorce terrestre, le poète insiste sur la nécessité d'un contact direct avec la terre, d'un «retour à la terre» dans son sens le plus concret. Mais cette terre est aussi liée aux autres éléments (l'eau et le feu en particulier), au langage humain, au cœur et à l'amour, à la vie de tout l'univers. Il s'agit de la terre des paysans, des habitants de tous les pays, de l'Afrique du nord aussi bien que de l'Amérique du sud, de la Chine et de la Mongolie aussi bien que de l'Égypte ou de l'Estrie au Québec. Une suite de cette envergure, même si elle est inégale, nous fait espérer que Gérard Godin n'attendra pas encore huit ans (1967, 1975, 1983,...) avant de publier son prochain recueil.

Paul Chamberland

C'est le phénomène inverse qui se produit dans le cas de Paul Chamberland. On se dit en ouvrant un nouveau livre de Chamberland qu'au rythme où il publie actuellement — deux ou trois nouveaux titres par année depuis 1980 — on va lire du déjà vu, du déjà su, du rabâché. Et pourtant non: le recueil *Aléatoire instantané & Midsummer 82* (Écrits des Forges, coll. Radar, no 10, 1983, 70 p.) ou l'essai sur *le Recommencement du monde. Méditations sur le processus apocalyptique* (Le Préambule, 1983, 209 p.) suscitent encore l'intérêt du lecteur, touchent des points sensibles, provoquent réflexions et interrogations. Cela est dû, je crois, à la nature des recherches de Chamberland et à sa démarche exemplaire.

À la lecture d'*Aléatoire instantané*, j'ai été de nouveau frappé par le contraste des deux extrêmes qui habitent la poésie de Chamberland: d'un côté l'apocalypse imminente de la

terre sous l'effet de la pollution, de la folie nucléaire, de la guerre et des génocides et de l'autre la beauté du monde et des êtres (les enfants en particulier), le printemps et «l'aura du pommier», le «Soleil étincelant»; d'un côté le quotidien, le fait divers, la télévision et le bombardement d'images, en un mot «l'aléatoire instantané» et de l'autre un certain sens du sacré, la fiction, l'absolu, «l'inépuisable Brahma». Ces deux pôles sont présents à la fois dans la vision du poète, inextricablement liés dans ses textes. «Le soleil est au bout de chaque rue», écrit-il à la fin d'*Aléatoire instantané*.

Au sens le plus neutre du mot, le poète pour Chamberland est un observateur qui, calepin à la main, note tout ce qu'il voit autour de lui. Un reporter qui consigne le quotidien, le fait divers, qui écrit «une histoire faite de bruits de la rue» (p. 36). Mais plus qu'un reporter qui se limite à l'immédiat et au tangible, le poète est aussi celui qui a le regard tourné vers le futur, le possible, le multiple, celui qui tente de déclencher l'à venir, le «sèmeur d'étincelles»:

j'ai toujours adoré le sèmeur d'étincelles aiguillé par le fil des regards combustibles et je n'ai jamais cherché qu'à lui ressembler. (p. 50)

Et la poésie dans tout cela? — «... en répondant loyalement au pressentiment, sans pouvoir communiquer de manière pleinement satisfaisante la nécessité de l'ordre dont elle répond, elle prend l'apparence, l'allure du caprice. Cela est la poésie» (p. 69). Entre le réel implacable et le multiple possible, entre le rôle d'observateur, de reporter et celui de rêveur de futur, de changement, Chamberland est celui qui tente de cerner la mutation, persuadé que du «renversement à pressentir, à préparer, du présent cycle involutif au prochain cycle évolutif», il existe «un passage brusque et encore infigurable». Les lecteurs intéressés à connaître en profondeur les étapes de la mutation, de «la dégradation de la vie» et «l'instant apocalyptique» au «radical anthropique», se doivent de lire l'essai *le Recommencement du monde*. Il reprend dans le détail et développe, explicite les «flashes» du recueil *Aléatoire instantané*.



Madeleine Gagnon

Madeleine Gagnon, comme G. Godin ou P. Chamberland, pousse plus loin sa recherche dans son dernier livre, *Pensées du poème* (VLB, 1983, 63 p.). Les cinquante-cinq textes de son recueil se concentrent sur le processus de la création, l'origine de la poésie, la naissance matérielle et intellectuelle du poème. Il n'est pas toujours facile de suivre cette poésie exploratrice étant donné les profondeurs où elle circule. Ces courts textes, denses et fermés sur eux-mêmes, ne livrent souvent que l'essence d'une réflexion. On peut quand même diviser *Pensées du poème* en quatre parties: la création, l'écriture et le sens de l'ouïe; «la formule du poème pour la pensée» ou la naissance du poème, l'oeuvre qui surgit; l'écriture et le corps, le vertige, la mort; enfin le minéral et la rêverie matérielle du poète.

Les textes sur l'importance de l'ouïe à la base de la création littéraire reprennent une préoccupation que M. Gagnon a déjà manifestée ailleurs. De «l'écho souterrain», des bruits perçus dans «le demi-sommeil otique» au «rythme de la vie» (le coeur) et à la musique (le violon par exemple), de la cryptomnésie à «l'inouï» qui envahit l'oreille à l'approche de la mort, tous ces sons mènent au poème, ce «rythme qui se donne»:

*Sur l'électro-mondiogramme
porté en bandouillère au coeur
les bruits
du midi flamboyant
me disent
au tympan
(...)
l'effervescence
de ceux-là
qui veillent (p. 10)*

Quant aux textes sur «la formule du poème pour la pensée» (p. 30), ils disent bien que «ce qui te précède / t'appartient» (p. 19), que «chaque idée / possède / son être-de-chose» (p. 21) et que donner la vie équivaut à se «donne(r) à l'oeuvre / qui surgit alors / de ses délibérations» (p. 22, 28). Ils rappellent que l'alphabet est né de la peinture et en porte les empreintes et le plaisir de la création:

*Cette mélodie
ce geste peint
ce mot tracé
fugacité
et lenteur
du plaisir
pour devenir
savante (p. 25)*

M. Gagnon nous rappelle aussi que l'écriture est «traversée du corps», de la parole à la conceptualisation et à sa formulation, que la fiction est «le vertige absolu» et que la lecture est «connaissance du vertige» (p. 35, 36). Le poète meurt sans doute, mais «après la mort / l'écriture subsiste» (p. 39).

Ce qu'il y a de vraiment nouveau dans *Pensées du poème* par rapport aux recueils rassemblés dans *Autographie I* par exemple, c'est la rêverie matérielle de la dernière partie du livre (p. 46-63) qui s'ouvre par l'exhortation: «Terre ouvre-



Photo: Kéro

toi / reçois-moi dans ton ventre / Astres accueillez-moi / au coeur de l'univers». Il s'agit d'une rêverie matérielle sur les pierres précieuses, le minéral, le limon d'origine qui fait songer à la rêverie de Bachelard sur les premiers éléments:

*Rêverie errante
sur l'indatable chiffre
laissé par le silex
à tous les vents (p. 57)
je nommerai ma pierre
mes pierres
celles qui pensent
et qui me font songer (p. 59)*

Il y a dans ces textes une rencontre avec la nature, une fête de la matière qui rejoignent le poète et son écriture de si près qu'on peut quasiment dire avec certitude que *Pensées du poème* est un recueil séminal, un de ces livres qui ouvrent le chemin à d'autres à venir:

*Les objets m'épousent
dans la chambre nuptiale
universelle
mes enfants immémoriaux
naquirent
de chrysocolles
et de roches
nucléaires (p. 54)*

Que ce soit Gérald Godin avec ses sarzènes et son «retour à la terre», Paul Chamberland «le semeur d'étincelles» qui annonce la mutation, l'irruption du nouveau, le recommencement du monde ou Madeleine Gagnon qui se laisse aller à une rêverie des origines, voilà trois représentants d'une génération de poètes (d'ailleurs tous trois au début de la quarantaine) qui, lucides devant la menace de l'apocalypse, trouvent des raisons de poursuivre leurs recherches, d'aller plus loin dans leur démarche d'écriture et même, chose rare par les temps qui courent, d'espérer. □

1. G. Godin, «La poésie en 1968: quelques réflexions», *Parti pris*, été 1968, p. 75.
2. Sarzène est le «nom donné aux pierres des alignements mégalithiques de Bretagne, d'Irlande, d'Écosse et d'Angleterre, aussi appelés menhirs». Une note au début du recueil explique que le mot vient de «Sarrazin», équivalent d'étranger, et qu'on le donna à ces pierres dressées à cause de leur étrangeté.